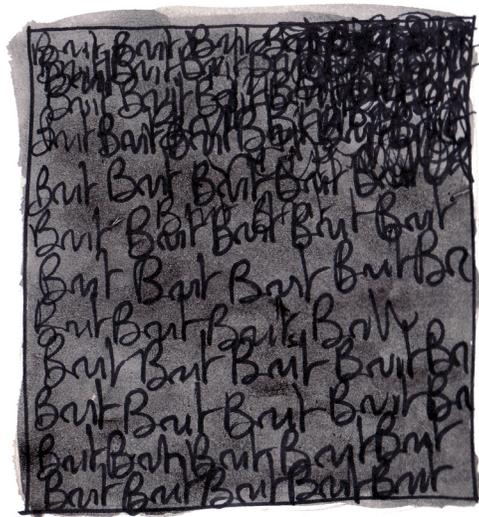


LE REQUIEM
POUR UN PHÉNIX



Inéluctablement, inexorablement, cent douze fois par minutes, le temps était assassiné, violé. C'était comme une cage autour de lui. Il s'y sentait oppressé, opprimé. Une cage aux barreaux inlimables, une cage sans porte, dont on n'aurait pu s'échapper que par une multitudes d'issues qui menaient toutes vers d'autres cages qui ne différaient les unes des autres que par la

fréquence des coups portés. Des coups désespérément réguliers, arbitrairement réguliers. Un arbitraire qui faisait désormais figure de loi.

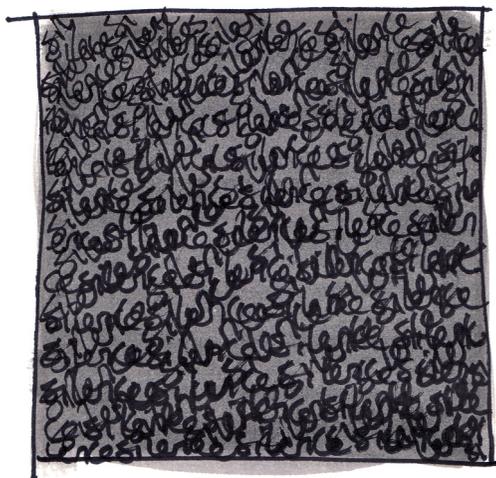
Les odeurs de bière, de fumées, de parfums, de transpiration, neutralisaient toute identité olfactive. Mais que dire de ce tas de chairs mues uniformément à la fréquence du beat, asséné par les membranes des sub-bass qui délivraient une pression acoustique totalement asphyxiante. Peut-être était-ce pour atténuer la monstruosité de l'image qu'on plongeait ces corps dans le noir et qu'on aveuglait ce qui restait de clairvoyance en chacun d'eux de flashes et de stroboscopes. Les joueurs d'instruments n'étaient guère plus reluisants : ils avaient juste pour eux d'avoir un peu d'espace où se mouvoir, sans la promiscuité visqueuse d'un voisin qui les poisserait de sueur. Mais leurs gestes trahissaient tout autant leur avilissement. Cent douze fois par minute, le joueur de batterie martelait sa grosse caisse, soixante six fois par minute sa caisse claire, deux cent vingt quatre fois sa charleston. Toutes les dix sept secondes et quinze centièmes, une cymbale crash marquait le début d'un nouveau cycle, qu'une poignée saccadée de coups de toms venait d'annoncer ostensiblement comme on annonce un tyran qui entre en scène. Dans le même segment de temps, le joueur de basse avait placé son auriculaire gauche sur la deuxième corde, dans la troisième case, et, tous les cinquante trois centièmes de seconde, heurtait la corde alternativement de l'index et du majeur de la main droite. Quatre seconde et vingt huit centièmes plus tard, il réitérait les mêmes gestes, mais cette fois, l'auriculaire gauche pressait la corde grave, toujours dans la troisième case. Seize battements plus tard, c'est l'index qui prenait le relais

de l'auriculaire pour presser la même corde mais cette fois en première case. Il terminait son cycle comme il l'avait commencé, par la deuxième corde raccourcie par une pression dans la troisième case. Pour le joueur de guitare, les choses semblaient plus simples, quoiqu'il joue plusieurs cordes en même temps. Il n'insufflait en effet de vibrations aux cordes que vingt huit fois par minute. De plus, sa main gauche conservait la même position quelque soient les moments où, de l'autre main, il passait son plectre sur les cordes ; il se contentait de démancher pour poser son empreinte dans d'autres cases, en adaptant juste les écarts aux progressions logarithmiques du découpage du manche. La difficulté pour lui résidait peut-être dans le fait que sa bouche devait rester proche du microphone en face duquel il projetait de l'air, ou plutôt un champ vibratoire que ses cordes vocales auraient volontiers gardé pour elles si la violence de l'air expulsé ne les faisait crier. Les différentes grimaces agissaient apparemment sur les formants ainsi générés, et auraient probablement dû produire des mots, mais le brouhaha produit par les instruments et leur amplification confiée à un sonorisateur qui semblait trouver sa masculinité dans la débauche incohérente de décibels rendaient impossible la perception même approximative des sons sortis de la bouche du joueur de guitare.

Il resta là environ mille cent trente deux mesures, qu'en d'autres temps il aurait appelé un quart d'heure. Il s'en serait voulu d'avoir raté ce concert : le plus gros concert de la plus grosse tournée du plus grand groupe du monde.

Il rentra à pieds. Certes, pensait-il, les atomes comme les planètes ont une fréquence propre, les battements du cœur ont

parfois une cadence régulière, et les successions de systoles et diastoles marquent des temps forts et des temps faibles. Même quand il marchait, comme il le faisait en ce moment, ses pieds se posaient alternativement à intervalles de temps réguliers. Mais quand il conversait, qu'il s'exprimait, écoutait, réagissait, aimait, haïssait, ce n'était ni la cadence des battements de son cœur, ni sa marche, ni l'atome de cadmium ou la planète mars qui rythmaient les échanges. Le rythme provoque peut-être la transe, se dit-il, mais il tue l'extase.



Une fois chez lui, il resta un moment dans le noir à savourer le silence. Un silence bruyant, comme partout en ville. Mais ses bruits étaient vivants, aléatoires, ils racontaient, ou suggéraient des histoires, ils n'existaient que parce qu'ils ne pouvaient pas ne pas exister. Un simple bruit de pas raconte tant de choses : un pied qui se pose et occupe brusquement un volume habité l'instant

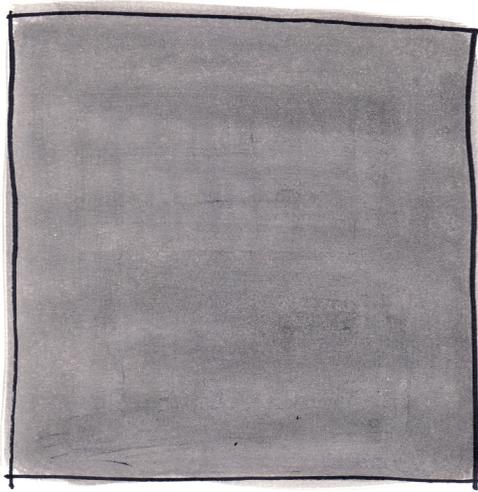
d'avant par des molécules d'oxygène et d'azote, ainsi que d'autres gaz en quantités infimes, et quelques millions de microbes ; l'air pressé qui cherche alors un espace vital ailleurs, et pousse, bouscule les molécules voisines, qui elles-mêmes, privées à leur tour d'un volume nécessaire et suffisant à leur équilibre, migrent dans les contrées juste voisines ; de ce mouvement d'émigration naît alors un mouvement d'immigration, chaque départ générant, par l'inertie des particules, un vide plus grand que le volume qu'elles occupaient, amenant ce vide à aspirer les particules environnantes ; et, de proche en proche, un mouvement oscillatoire se crée, une succession de pressions et de dépressions : un bruit. Et cette sculpture éphémère et meuble de l'air ainsi créée fera le tour du monde jusqu'à venir bousculer à nouveau les premières molécules qui furent chassées de chez elles par un pied, trente deux heures et vingt minutes plus tôt... et ce mouvement se répercutera jusqu'à l'infini... l'effet papillon... la vie... la genèse de la Musique ... On était loin de l'aliénation aux gestes d'un interprète.

Quand il en eut assez, il alluma la lumière et reprit la lecture du *Requiem pour un phénix*, l'œuvre unique de son compositeur favori, une partition pour orchestre et voix solistes qui, à la demande expresse de son créateur, ne fut jamais interprétée. Il recommença cette lecture par le début, dont il ne se lassait pas. Là, sous ses yeux, se dessinaient des cellules qui prenaient vie, vivaient, se développaient, se regardaient dans le miroir, en rencontraient d'autres et jouaient avec, digressaient parfois, pour ensuite se taire et écouter l'arrivée de nouveaux amis, des peaux et des idiophones ici, des anches doubles par là, et s'amuser avec eux à faire du boucan, plus fort, encore plus fort, allez, allez... et puis soudain, chut ! Tous ensembles, écoutons le calme revenu,

les cellules originelles, découpées autrement, qui accueillent les volutes escarpées du célesta subtilement soulignées d'un sotto voce de clarinette basse à l'unisson du baryton.

Evidemment, les mesures de temps existaient dans la partition. Mais leur lecture n'était pas contraignante comme l'aurait été leur interprétation. Dans le silence, le temps, les temps, étaient extensibles. Il pouvait s'arrêter sur un tumulte, un virage, un regard, un vertige, il pouvait goûter l'instant sans limite, se retourner, revenir sur ses pas pour mieux se laisser impressionner par un glissando qui annonce déjà le troisième mouvement, et s'y ruer parce que l'envie est là, urgente, et qu'elle n'a que faire d'un second mouvement pour l'instant ; il pouvait écouter en diagonale les passages qu'il avait fini par user à trop les lire, et se laisser surprendre par une évidence qui lui avait échappé jusque là. Il pouvait jouer toutes les parties dans l'énergie du moment, donner la juste intensité aux événements sonores, la seule possible à cet instant là, il avait une palette infinie de couleurs et de textures qu'aucune limite ne venait réduire, comme celles que la multitude d'individus d'un orchestre impose.

Il se souvenait, bien sûr, avoir déjà été ému aux larmes en assistant à des concerts ou en écoutant des disques. Mais pour lui, l'émotion n'était rien devant l'éblouissement. L'émotion était agréable, il aimait ça et ne s'en privait pas, mais elle n'était à ses yeux qu'un plat dont se repaissent des corps avides comme ils mastiqueraient une viande saignante ou un gâteau gras et sucré avant de s'en soulager sous formes de larmes ou de déjections fécales. La Musique silencieuse était bien au delà. C'est pour ça qu'il se sentait comme frère avec l'auteur du requiem.



Peut-être parce que le tohu-bohu tonitruant qu'il avait quitté avait créé en lui un grand vide, la partition l'absorba bien plus qu'à l'habitude. Les pages qu'il tournait lui révélaient comme elles ne l'avaient jamais fait la plus profonde intimité de leur auteur. Il lui sembla, pour la première fois, que le temps qui avait précédé cette œuvre, l'infinité d'instant d'avant, n'avait existé que pour elle, et qu'aucun de ces instants aurait pu ne pas exister. De chaque page semblait émaner un langage qui lui avait jusque là échappé, mais qui lui était déjà familier. Plus il parcourait les portées, plus ce qu'elles racontaient lui paraissait proche de lui. Il réagissait même parfois comme s'il en avait été l'auteur, décelant dans les méandres harmoniques les chemins qu'il avait lui-même parcourus, vérifiant comme il l'aurait fait pour sa propre création que rien ne manquait ; et rien ne manquait. Il lui sembla également suivre la dissémination de

ses plus intimes secrets dans l'éclatement des contrepoints. S'il avait été l'auteur, c'était évidemment là aussi qu'il aurait dissimulé tout ce qu'il aurait voulu ne jamais révéler. Personne n'y aurait jamais rien découvert.

A moins qu'une improbable âme jumelle ne parcoure ces notes un jour.

Cette pensée fugace le transit d'effroi.

Elle lui sembla soudain être une évidence.

Frénétiquement, il reprit sa lecture à la première page, saisit la première ligne filigrane venue et, opiniâtement, sans se laisser distraire par les ramifications, ne la lâcha plus. Tout était fluide. Comme un filet d'eau limpide au creux d'une main. Tout était comme il ne pouvait être autrement. L'évidence devenait une vérité nouvelle : cette œuvre, c'était la vie de son auteur, mais c'était aussi sa vie à lui. Deux vies jumelles. La concordance était plus parfaite que n'importe quelle concordance d'empreintes ADN. Il tournait les pages, ne les lâchant jamais du regard, chacune d'elle appelant la suivante, inéluctablement. Il avait la sensation étrange de découvrir ce qu'il savait déjà. Tout coulait.

Mais soudain, à l'avant dernière barre de mesure, il buta.

Jamais il n'avait cherché d'explication au maelstrom de l'ultime mesure, il s'était toujours contenté de l'ignorer. Mais là, maintenant, ce renoncement ne lui suffisait plus. Il lutta pour voir surgir le fin mot, retournant en tous sens la dernière page de l'œuvre.

N'y trouvant rien de nouveau, il revint au début de la partition pour suivre une autre trame. Cette fois encore, elle suivit un

cours sans aspérité, cette fois encore, les pages appelèrent les suivantes, mais cette fois encore, il se heurta à l'avant dernière barre de mesure.

Tremblant, il recommença avec d'autres sous-jacences, ne les lâchant jamais de vue même dans les contrebas les plus escarpés, retournant à chaque embranchement pour reprendre là où elles commençaient les bifurcations qu'il n'avait pu suivre dans son parcours précédent. Mais chaque fois, le même blocage au même endroit.

Ereinté, après avoir parcouru tous les réseaux dans tous leurs sens, il admit que cette dernière mesure était sans lien avec le reste. Que cette dernière mesure renfermait un secret qui n'était au bout d'aucun chemin. L'avant dernière barre de mesure était en fait l'ultime. La suite resterait un mystère.

Il resta un long moment, hagard, laissant le tri se faire entre l'excitation de sa découverte et le vertige face à cette inexplicable myriade de sons silencieux qui semblaient ne pas pouvoir lui révéler leur secret. Il plonge à nouveau le regard dans cette dernière mesure, usa des forces qui lui restaient pour y trouver un sens nouveau.

En vain.

Déchu, il abandonna.

Le recueil fit bruit mat quand il se referma.



Dans le silence qui suivit, il lut, en lettres dorées sur le cuir rouge de la couverture, ce titre qu'il ne connaissait que trop bien : *Requiem pour un phénix*.

Il sursauta alors.

Une nouvelle évidence l'illuminait : un requiem est une messe pour les morts, mais pour le phénix, qui renaît de ses propres cendres, il est un hymne à la vie nouvelle.

Cette dernière mesure était évidemment celle de la renaissance du phénix.

Et pour renaître, le phénix devait mourir.

Et cette barre de mesure sur laquelle il butait, c'était sa *mort*.

Bien sûr.

Tous les chemins y menaient.

Tous.

La quintessence du requiem, qui était désormais sa vie, ne pourrait se révéler qu'en franchissant cette barre et en s'abandonnant corps et âme au chant déchirant dont il percevait maintenant les premiers échos.

Il eut l'impression que cette musique ne venait pas de l'extérieur mais qu'elle était en lui.

Il se sentit proche de renaître.

Il décida donc de mourir.

